

Chroniques de juillet

Récit de Hubert de MAXIMY

JUILLET 1986

Reverrai-je ma mère à l'issue de ce mois ?

Je refuse de calculer cette probabilité.

Tendresse, émotion, gaieté sont intactes, c'est son corps qui se grippe.

Sa mort, ce scandale, ne soulagera personne, pas même elle.

Elle respecte la vie, refuse le surmenage taraudant des vieux qui pleurent sur eux-mêmes.

Elle ne pense qu'aux autres, ne se plaint pas et s'en veut d'être une charge.

Arlanc enfin. Après des centaines de kilomètres encombrés de camions et de touristes-escargots traînant derrière eux leur tanière étriquée, Arlanc est promesse d'une fuite vers la montagne bleue. La petite route part droit au travers de la plaine, puis comme un avion qui décolle prend brutalement un angle et se rue dans la pente. Très vite apparaissent les sapins sombres striés par les branches en chevrons réguliers... Les souvenirs m'étreignent. Je remonte à mes sources. La côte est une ascèse, son sommet un aboutissement. Devant moi, derrière la vitre étoilée d'insectes sinistrés, s'étend le plateau vallonné, avec ses bois qui coiffent en brosse les collines, et ses prés creux où paissent les vaches aux cornes courbes, ocre-rouge sur le camaïeu des verts. Peu de maisons, ou groupées en hameaux de granit, grises sous leurs toits vieux rose en tuile romaine, puis la petite ville médiocre, les abattoirs municipaux, le train, la descente vers l'église, cœur de la ville et fond de la combe qui l'accueille. La grand-rue ensuite et enfin la remontée vers ce massif d'arbres baroques que j'ai toujours connu et qui entoure la prétentieuse maison 1900 où m'attend ma vieille mère. Craponne, juillet 1986. Un peu plus de quarante-deux ans que je suis né dans cette cuvette perchée d'un pays austère où la fraîcheur du soir oblige à se couvrir de laine en juillet comme en août, dès la nuit installée.

Ses yeux usés m'ont enfin découvert. Elle a eu un sursaut doux et m'a souri, heureuse. Bien sûr qu'elle m'attendait, mais ça change quoi ? Nous avons dîné tous deux... La journée de route m'a fatigué, et le repas pris, je me suis retiré. Je ferme les volets de la chambre mansardée, où j'ai mes habitudes, quand la rumeur du vent suspend mon geste.

Le vent. Je l'oubliais. Il chante en été et hurle en hiver. Il ploie les cimes des sapins avec le sifflement doux de mon souvenir. Est-ce l'austérité de ce pays qui m'a forgé ? Est-ce de voir ma mère, cette force souple, avancer à pas minuscules en tendant devant elle une main décharnée pour chercher les appuis qu'elle sait se trouver là ? Je n'ai plus sommeil. Je regarde à mes pieds la laideur de la bourgade qui s'est transformée sans cesser d'être elle-même... En contraste avec le pays immuable, elle affirme que le temps a passé... Trouver ma mère ainsi, dans sa maison dont la richesse clinquante n'est plus qu'une apparence, me transforme en fils prodigue presque arrivé trop tard... Je me couche au bord du désespoir, et je m'endors comme une masse.



Promenades. Il faut qu'elle marche. Dans la maison elle avance, dix centimètres par dix centimètres, en une progression lamentable. Sur une route plate, soutenue par mon bras, elle fait des pas réels, et nous marchons quelques centaines de mètres tandis qu'elle évoque des temps passés, liés aux paysages qu'elle n'entrevoit qu'à peine, mais qu'elle reconstruit par le souvenir.

Nous roulons. Les bois de sapins se succèdent...

– Tu t'arrêteras au prochain virage, me dit-elle, la vue embrasse toute la vallée. Tu gareras l'auto sur la droite. Il y a un chemin de terre, nous le prendrons à pied. Il fait une grande courbe et l'on découvre successivement Estival, Saint-Flour, et même Sauvessange...

Le chemin est bien là.

Nous avançons petitement, paisiblement. Elle me parle. Le vent chante dans les arbres. Des oiseaux crient.

– Tu entends les oiseaux ?

Elle s'arrête, se tourne vers moi. Ses yeux ne voient plus dans l'axe et je m'habitue mal à ce regard qui ne vise mon visage.

– Non, je ne les entends pas.

– Et le vent ?

Je parle à voix nette près de sa bonne oreille.

– Non plus, mais je sais qu'il y en a... comme toujours ici... L'hiver, il souffle comme le diable. Tu vois le clocher de Meydérolles ?

Je suis la direction de sa main vers un village perdu que sa quasi-cécité l'empêche de voir. Puis elle tend la main avec une égale certitude vers un groupe de maisons, tapies dans le vallon devant nous, et poursuit :

– Là, à Estival, habitait un nommé Rival. Mon père lui avait acheté un bois. Le fils de ce Rival était parti travailler à Saint-Etienne, et à l'époque Saint-Etienne semblait aussi loin que Paris ou l'Amérique ! Il était revenu à la Toussaint chez ses parents avec sa jeune femme. Les voilà tous deux partis à la messe à Meydérolles. Il commençait à neiger et les vieux en avaient profité pour rester. Le fils, très bien, oh très bien ! Mais le père était plutôt mal embouché. Oh ! pas vraiment un mauvais homme : il faisait ses Pâques, mais rien de plus. Donc, ils étaient restés. Eh bien ! tu vois, à la sortie de la messe, la tourmente était telle que les jeunes se sont perdus et qu'à la nuit ils n'étaient pas rentrés...

– Un gars du pays ? m'étonné-je.

– Eh oui. On ne voit plus rien, on ne peut même pas entendre sa propre voix, par ici, dans les tempêtes d'hiver...

Et puis, il y a le froid, le vent...

Je contemple les prairies, la route sinueuse, les coins de bois imbriqués dans les champs. Un bon marcheur mettrait un quart d'heure pour relier Estival à Meydérolles.

– Et ensuite ?

– Ils ont fini par rentrer, bien sûr...

– J'ai rarement vu de la neige à la Toussaint. Il gèle, mais c'est tout...

– Cette année-là, il en est tombé un bon mètre, et elle est restée jusqu'en mars. Tu penses si je m'en souviens, c'était l'année de mon mariage...

Je contemple ce pays et je me sens ivre, j'appartiens à ce peuple dur et je méprise les citadins qui n'ont jamais vu la neige stopper les trains et qui, par la tourmente, périraient dans la neige. Le Rival, en habit du dimanche, avait tenu six heures...

Je contemple le pays et je suis le vent fou...



J'ouvre un œil. Décidément ce lit est épouvantable. Une lueur blême strie les jalousies. L'aube. Je me retourne avec l'espoir vain d'une somnolence rêveuse... Cinq minutes passent, et je me lève, m'étire et regarde dehors. Un coq chante. Les oiseaux font un raffut de tous les diables. A part cela, aucun bruit de moteur ou de voix : la ruche humaine n'est pas réveillée. Je descends et m'offre le plaisir de compisser l'herbe devant la maison. L'air fouette agréablement. Le soleil rôtira à midi, mais sans étouffer, merveille de l'altitude...

Six heures sonnent au clocher. Avec un austère plaisir, je me suis mis au travail d'écriture. Du temps passe, sept coups ont retenti quand son pas traînant se fait entendre au-dessus de ma tête. Il ne m'apitoie plus. Je sais qu'elle vit. Elle s'habille lentement, fait son lit, commence sa journée. Je l'entends ouvrir sa fenêtre. Le silence qui suit me dit qu'elle contemple de son balcon la vue familière. Elle entrevoit les paysages, elle me l'a expliqué hier, lors de notre promenade. Je vole un peu de temps encore, avant d'entreprendre le rituel de notre petit déjeuner. Eau et lait à faire chauffer, couverts, préparation des tartines... et cocktail de ses médicaments, ces stigmates de sa vulnérabilité.

Je frappe, elle répond, j'ouvre.

Elle s'habillait, je la trouve en combinaison. Elle esquisse un geste pudique qui me touche, puis sourit et m'embrasse. Elle garde dans sa vieillesse cette minceur qui en faisait une belle femme. Son ventre où j'ai pris vie n'est qu'une esquisse de courbe sur son vêtement. Je la regarde et retrouve l'ombre de sa silhouette...

– Va m'attendre en bas, dit-elle.

Elle arrive bientôt, s'enquiert de ses remèdes, je la sers...

– Le petit déjeuner est le meilleur moment de la journée !

Banalité du verbe, mais plaisir de manger et joie de sa présence.

– Quand vous étiez petits, dit-elle, je me levais à cinq heures pour faire la lessive.

– Tu n'étais pas aidée ?

– Une femme de ménage, de temps en temps, mais ça ne suffisait pas.

– Puis je levais les grands... Les préparais et les expédiais à l'école... Je déjeunais enfin, tranquillement, avant de m'occuper du dernier... Il y avait toujours un dernier...

Elle parle de sa voix lente un peu éraillée, sans amertume, avec cette sérénité qui m'émeut tellement, car je sais qu'elle a peur, qu'elle espère, mais craint la mort. Elle ne tolère la faiblesse que chez les autres. Respect d'autrui ? Orgueil ? Respect d'elle-même...



Je l'aide à faire son lit. Elle le recouvre d'une courteline qu'elle me fait admirer.

– Regarde, ma grand-mère l'a faite « aux aiguilles ».

On dirait un ouvrage au crochet. Des carrés d'une sorte de dentelle, agrémentés de petites roses en volume. Je soulève le tissu pour l'admirer. Elle a deviné mon geste:

– Tu vois comme c'est lourd !

– Mais c'est du coton ! Au crochet c'est un sacré travail.

– Pas au crochet, me reprend-elle, aux aiguilles. Elle l'a tricotée carré par carré.

J'admire cette perfection subtilement irrégulière des travaux à la main.

– Ma grand-mère le faisait devant la fenêtre de sa salle à manger, tu sais, au faubourg.

Bien sûr que je sais. J'ai passé dans cette maison les cinq premières années de ma vie. Elle donnait sur le faubourg Constant, en fait la grand-place de la ville. Elle est toujours là, mais le rez-de-chaussée est devenu un magasin d'électroménager...

– Elle pouvait voir les gens en travaillant. Elle a quand même mis plusieurs années pour le finir.

C'est dérisoire... Je palpe cette étrange couverture au charme désuet. Etrange Pénélope que cette vieille femme dont l'Ulysse n'était que la camarade...

– Elle avait son ouvrage devant elle, et à côté, sur un guéridon, un jeu de cartes. Elle jouait au cinq cents avec passion. Un jour, je l'ai entendue dire à sa fille, ma tante donc : « Je préférerais te donner dix sous que te donner mon dix ! »

Oh ! passion dévorante du jeu ! Mon arrière-grand-mère était riche. Mais la fortune venait d'un long labeur. Dans ce Velay sauvage, on ne plaisante jamais avec l'argent... Risquer le prix de cinq kilos de pain, dans les années dix, ça frisait la dépravation...

Elle poursuit :

– Elle nous a appris le cinq cents, à mes sœurs et à moi. Quand je voyais mieux, je l'ai appris aux petits, moi aussi. Un jeu très simple, dont le dix est la carte maîtresse...

Nous posons le couvre-lit qu'elle ajuste...



J'ai parcouru en tous sens ce parc de mon enfance. Son mystère demeure. Bien que plantés en contrebas, les arbres devenus gigantesques obligent à lever la tête pour admirer leur faite, pourtant certains se dressent à plus de cent mètres de ce perron d'où je les contemple. Le vent, qui maintenant les cajole, en a massacré quatre il y a deux hivers. Déracinés. Les survivants comblent les vides. On a replanté de façon un peu anarchique. Mais l'effet se verra au plus tôt dans vingt ans.

Froid et soleil cet été. Quant à moi, j'apprécie... Les roses aussi. Dans ce pays sans fleurs, les centaines de roses rouges du jardin soulignent les harmonies de verts : austérité des sapins centenaires, frondaisons légères des grands tilleuls, ou majesté du wellingtonia... Par quel truchement le trouve-t-on là, ce séquoia élancé des environs de San Francisco ?... Je sais seulement qu'il fut planté à la naissance de ma mère, il y a quatre-vingt-un ans. Bel adolescent, il atteint trente mètres, et doublera sa taille...

Les allées du fond se perdent dans l'herbe rêche et la « mer », cette flaque de pervenches, où enfants nous jouions à nager, me semble minuscule.

Il est semblable à lui-même, ce parc. C'est moi qui ai changé.

Plus de voiture. Pourquoi ? Je n'en sais rien. La promenade nous manque.

– Il y a longtemps que tu n'as pas fait le tour du jardin ?

– Donne-moi une canne, répond-elle, celle à bout pointu.

Et, à petits pas opiniâtres, elle va vers la cuisine, sa seule sortie possible, avec seulement trois marches. Devant, le perron en compte sept, et leurs demi-cercles concentriques interdisent toute rampe. Je lui prends le bras :

– Passons par le perron.

Nous descendons l'escalier, accédant au jardin par l'accès « triomphal », prenons l'allée qui contourne le Cœur, une pelouse de cette forme que le paysagiste a conçu au début du siècle en vis-à-vis de la façade. On ne tond plus l'herbe, on la fauche, mais les massifs sont toujours là, ainsi que les ifs taillés, qui de tout temps en ont orné les oreillettes. Quant au bassin central, de mémoire d'homme, nul ne l'a jamais vu en eau. En pointe du Cœur, nous obliquons dans l'allée des Frênes en devisant.

– Le vieux père Chabane, quand j'étais petite, nous mettait dans sa corbeille quand il descendait faucher pour ses vaches.

- Des vaches ici ? Je n'avais jamais imaginé cela !

- Il en avait trois. Tous les jours, il allait leur couper quelques brassées d'herbe fraîche qu'il remontait dans une grande corbeille attachée sur sa brouette.

- Il ne les faisait pas paître dans le jardin ?

J'imagine des vaches dans le parc. L'image est insolente. Elles brouteraient les massifs et les basses branches des arbres...

- Papa ne l'aurait pas toléré !

- D'où venait ce Chabane ?

- Il habitait la maison du concierge quand mon père a acheté la maison. Il y est resté. Sa femme possédait un rare bon sens. Je dirais même qu'elle était fort intelligente. Quant à lui, il nous adorait et céda à tous nos caprices.

- Il vous tutoyait, demandai-je perfidement.

- Bien sûr, ma mère n'aimait pas trop ça, mais mon père la calmait.

Photo. Ma mère à trois ans, petite brune aux cheveux lisses, au visage ovale et aux yeux vifs. Une petite fille bébé, jolie comme un cœur, pour laquelle j'éclate de tendresse. Sa sœur, plus lourde, plus sèche, contraste par son sérieux de grande. Et comme toujours dans la chronologie des photos, son aînée et ses cadettes soulignent sa beauté douce et sa fraîcheur...

- Que sont-ils devenus ?

- Ils étaient déjà âgés. Quand sa femme est morte, il a beaucoup vieilli, ne s'intéressait plus à rien. Il a voulu aller à l'hospice, où il est mort très vite.

- Belle histoire d'amour, dis-je.

- Pourtant, qu'elle était sale ! mon Dieu, qu'elle était sale ! Mais elle faisait une merveilleuse cuisine: nous raffolions des gâteaux qu'elle nous donnait, ce qu'interdisait formellement Maman !

- Pourquoi ?

- Cela ne se fait pas. Cela aurait pu nous rendre exigeantes.

- Mais vous les preniez quand même !

- Bien sûr, ils n'en étaient que meilleurs.

Nous progressons lentement dans l'herbe épaisse du fond du jardin, admirant les arbres, surveillant les plantations qu'elle a fait faire en remplacement des arbres déracinés. Sapins dérisoires en place de géants hauts comme des immeubles...

Elle pèse un peu à mon bras.

- Tu es fatiguée ?

- Hé non, non !

Je retrouve ce ton volontaire, ce refus de s'écouter.

- Tiens ! il est si grand que cela ce chêne...

Nous remontons. Vu en contre-plongée, cet arbre, petit dans mon souvenir, me surprend par sa taille. Il est vrai qu'il dépasse maintenant les quinze mètres...

- Mon père l'a planté à la naissance de ma sœur Hélène. Il a donc quelque soixante-seize ans... Pour moi il avait planté le wellingtonia, poursuit-elle avec une pointe de fierté.

- Et pour tes deux autres sœurs ?

- Je ne sais plus. Mon père nous adorait. Il a dû les gâter autrement...

J'ai un vague souvenir de mon grand-père, disparu l'été de mes trois ans. Je me souviens du mystère de sa maladie, de son lit descendu au salon, et du grand rite de son enterrement. Je revois cette énorme boîte par la porte sans cesse ouverte et refermée sur les visiteurs compassés. On ne voulait pas nous avoir dans les jambes, nous les petits, la pièce nous était interdite...

On l'inhuma dans le caveau de famille. Une chapelle minuscule le surmontait. Elle possédait, possède toujours, le même pédantisme que la maison, qui en fait le plus ostentatoire des cénotaphes de la petite ville...

Lors d'une de nos promenades, nous passons devant ce cimetière. La municipalité, dynamique, a triplé sa surface. Dans ce pays vieilli, on cajole le troisième âge et ses fantasmes morbides.

- On l'a agrandi, voilà au moins un secteur en expansion. Où est la chapelle de notre caveau ?

- Tu devais avoir quatre ans, répond ma mère, cinq ans peut-être. A la Toussaint probablement. On se déchaussait dans la cuisine bien chaude. Il fait toujours froid, ici, début novembre. Tu avais dit à ta grand-mère : « Tu es vieille, bonne maman ! » Que veux-tu qu'elle réponde ? Tu avais continué : « Alors tu vas bientôt mourir ?... Alors tu iras rejoindre bon papa dans la petite église ! »

Me revient l'énorme gentillesse que j'avais mise à cette subtile enquête. Je voulais absolument que le message passât. Quel compte réglais-je avec cette grand-mère rigide mais indispensable ? Gardienne d'une loi que j'adorais transgresser, elle m'était épreuve permanente, ascèse formatrice. Quand elle disparut, je la regrettai comme on regrette une enfance heureuse. Depuis l'aube de ma maturité, je l'aimais pour son humour et sa rigueur...



Autre jour. La voiture glisse en ronronnant. Les bois de sapins défilent. Comme d'habitude, elle commente le paysage, qu'elle devine et reconstitue de mémoire.

Saint-Victor, une petite église romane... Les sculptures de son porche sont célèbres. Elle me les décrit avec précision. Même à trente à l'heure, je n'ai que le temps d'entrevoir les silhouettes évoquées...

- Tu tournes à droite, attention la descente est très raide.

Loin dans la pente de sapins bleus, au bout de la route sinueuse, se distinguent les toits d'un village.

- Le bout du monde, dis-je, l'hiver doit sembler long...

- Piers, répond-elle, il n'y subsiste plus que deux fermes... contre six autrefois... Tu te souviens de M^{me} Chastelle, ma couturière ? Elle est morte, la pauvre, bien tristement. Elle avait des cousins à Piers, des Pérussel, des gens déjà âgés, mais qui tiennent toujours leur ferme. Bref, à mardi gras, il y a quoi ? Deux ou trois ans, leurs enfants et petits-enfants viennent les voir, en auto. Tout le monde en a maintenant. Bon, les vieux sont heureux, les petits leur font fête et se font gâter, et, le soir venu, on décide qu'ils resteront les trois derniers jours des vacances. Les parents rentrent. Il neige toute la nuit. Le lendemain, le garçon, un enfant de sept ans, se plaint du ventre tant et tant que la grand-mère appelle le docteur. Il vient. Appendicite. Il fallait l'opérer. Mais comme ç'allait mieux, le médecin pense que ça peut attendre, et il repart sans emmener le petit. Voilà que la crise reprend dans la nuit ! Le docteur demande qu'on amène le gamin. Il neigeait toujours. Aucune auto ne pouvait passer. On téléphone à la voirie. Le chasse-neige arrive à dégager la route jusqu'à Saint-Victor. Trop de pente ? Des congères ? Avec le vent qui s'engouffre dans la combe, impossible d'aller plus loin... Eh bien, ils ont fait la trace, la moitié de la nuit, de Piers à Saint-Victor en portant le petit, roulé dans une couverture...

- Le gamin s'en est sorti ?

- Je pense... S'il était mort, je l'aurais su...

Nous avons atteint le hameau. J'ai stoppé la voiture pour entendre la fin du récit. Je regarde la route qui descend du plateau. Je l'imagine très bien sous la neige... Faire la trace à la pelle dans un mètre de neige, une nuit de bourrasque, sur deux bons kilomètres, avec les congères qui se referment derrière vous, ç'a dû prendre six bonnes heures, aller et retour... Et là-haut à Saint-Victor attendaient les gendarmes et une ambulance tous gyrophares allumés...

- Et l'hélico ? demandé-je, sans conviction.

- On y a bien pensé, mais avec le temps qu'il faisait...

Nous marchons dans Piers. Mon bras sous son coude, ma main tenant son poignet, son épaule contre moi... Un garçonnet passe à vélo, une canne à pêche sur l'épaule... Est-ce lui qu'on portait dans la trace ?

- La grand-mère n'a plus voulu les reprendre après cette histoire ! Tu imagines !

- Même l'été ?

- L'été, je ne sais pas.

Elle ne parle plus, l'heure n'a plus d'importance. Nous marchons hors du temps, heureuse d'être soutenue, heureux de soutenir...



Voiture.

- Non pas à Aubissoux, dit-elle, on refait la chapelle... Tu te souviens de la procession du 15 août ?

Si je me souviens ! Un millier de personnes s'y rendaient, saint sacrement en tête et bannières déployées. On parcourait à pied, au gros soleil, les trois kilomètres qui séparent la ville de ce minuscule oratoire et de sa vierge noire multiséculaire.

Orchestrés par le vent en modulations mouvantes, les cantiques volaient avec la poussière, le long du serpent de la foule. Je vivais alors un ennui passionnant. Le temps, qui s'étirait au rythme de la masse piétinante, m'amenait à fureter, au grand dam de ma mère, qui craignait de nous perdre, mon frère et moi. Sons, images, senteurs, je les absorbais avec boulimie : odeurs d'étable des paysans endimanchés, immenses mouchoirs blancs dont ils épongeaient leurs fronts, robes à petites fleurs noires et blanches des femmes entre deux âges, vieilles en noir qui poussaient leurs cantiques aux extrêmes du souffle de leurs thorax creux, filet de la fontaine qui chantait sur la route et que l'on assiégeait, ciel bleu et majesté de la chape d'or à doublure cramoisie du prêtre brandissant l'ostensoir, mouvements espiègles de la nuée des enfants de chœur, qui jouaient entre eux sans en avoir l'air. Chaque année, l'un d'entre eux au moins subissait une puberté précoce, et sa soutane rouge devenue trop courte laissait voir ses godillots et ses mollets poilus.

Un souvenir aigu : le crâne du forgeron. Il portait avec d'autres le dais à pendeloques qui abritait le prêtre. Sa silhouette pourtant familière prenait, le 15 août, une étonnante présence. Cet unique jour dans l'an, sa haute mission, qu'il n'eût pour rien au monde abandonnée, lui imposait d'aller nu-tête. Sa calvitie blême contrastait avec son visage brique.

Un trait net séparait les deux zones : la frontière de cette casquette sans laquelle il n'était plus vraiment lui-même...

On arrivait enfin. La foule s'agenouillait sur le pré, devant l'oratoire, qui n'aurait pu contenir le centième de l'assistance. On célébrait la messe, mon frère et moi nous asseyions dans l'herbe malgré les tapes symboliques de ma mère pour nous induire à plus pieuse tenue. Cette foule installée dans un demi-silence m'enchantait. A sa limite, on passait insensiblement de l'office à la liberté des champs. Une question m'obsédait : à quelle distance du prêtre commençait le péché mortel de manquer la messe ?

– Tourne donc à Baissac, tu iras vers Fraisse, il y a de beaux bois par là...

J'abandonne à regret la route d'Aubissoux. Les hameaux se succèdent, je redécouvre des coins familiers, parcourus à pied il y a bien longtemps avec le patronage d'été. Je le fréquentais assidûment, amoureux que j'étais, en cette fin d'enfance, de notre monitrice, une belle fille de vingt ans qui s'appelait Christiane.

Nous entrons dans un bois de pins. Le soleil blond de fin d'après-midi perce les frondaisons noires et découpe sur le sol d'aiguilles sèches des taches en pièces de puzzle.

– C'est ici qu'on a tué le dernier loup, dit ma mère tandis que je l'aide à descendre de voiture. Tu connais l'histoire, bien entendu.

– Raconte-la quand même, dis-je, j'aurai plaisir à l'entendre dans ce décor.

– Mon père avait juste sept ans. C'était donc en 1877, puisqu'il était né en 70 ! Mon Dieu, cela fait près de cent dix ans ! Ce devait être en mars, à la fin de l'hiver en tout cas. Ce loup avait dû manger quelques moutons, car les paysans avaient organisé une battue et bien sûr l'avaient tué. On l'avait exposé le jour du marché sur un tréteau pour qu'il ait l'air vivant. Papa l'a vu en sortant de chez les frères.

J'imagine le gamin sortant de l'école. Au même âge, j'usais les mêmes bancs. Ils n'avaient guère changé en soixante-quinze ans.

J'imagine la bête, yeux morts mal clos, gueule ouverte sur une langue emperlée de sang entre les dents puissantes. Une espèce de gros chien gris, dérisoire sur son tréteau... Aucune chance d'en réchapper. Il restait le dernier, anachronique comme un dinosaure... Cinq lignes dans le journal de la préfecture comme épitaphe, puis on avait arraché sa peau, qui devait perdre ses poils dans quelque grenier...

– Pauvre loup.

Elle ne relève pas, restée dans ses souvenirs.

– Mon père avait dû raconter cette histoire à tes aînés. Un jour que nous étions en promenade dans les bois de Bonneval, en 34 précisément (ils avaient donc quatre et trois ans), j'entends Jean dire : « Il fait tout noir. Il y a sûrement des loups », et Pierre de répondre : « Mais non, imbécile, tu sais bien que bon papa a tué le dernier ! »



Juliette.

Vais-je la reconnaître ? Elle a vieilli nécessairement. Elle n'a jamais eu d'âge, on ne date les gens qu'à la fin de l'enfance. Elle était condisciple de ma mère dès l'école maternelle, qu'on appelait l'asile. Des religieuses douces s'épanouissaient dans cette maternité multiple, et, comme à ma mère, comme à Juliette, elles m'ont appris à lire...

Pour moi, elle avait cinquante ans depuis ce jour de mes onze ans où je l'entendis partager avec ma mère ce douteux apanage. Elle passa épisodiquement à travers mon adolescence, terne et sévère, évoquant le devoir gris. L'âge adulte m'éloigna de ma ville natale...

Cette mission d'aller la prendre pour un thé vespéral la ramène au présent, et je réalise que jamais je ne l'ai regardée d'adulte à adulte.

Sa maison brique et pierre 1900 me semble étriquée ou bien confidentielle... Je sonne. Elle m'attendait chapeau à la tête et canne à la main.

– Tu me ramèneras à six heures, dit-elle, après nos saluts. Mon Dieu que tu es grand !

Qu'elle est petite ! Le temps change les échelles entre l'enfance et la maturité. A part cela, elle demeure inchangée.

A la maison, elle ne fut jamais Juliette, ni M^{lle} Gardais, mais Juliette Gardais. Au nom de quelle nuance sociale ? Son père, déjà, fut condisciple de mon grand-père dès l'école primaire. Ils devinrent l'un menuisier l'autre fabricant. Je n'ai jamais vu Juliette à la table familiale...

Elle a pris mon bras. Nous contournons à pas prudents la voiture, et je l'aide à s'asseoir. Elle me scrute. Elle a toujours scruté les gens avec cette même expression.

– Vous portez des lunettes.

– La cataracte, des deux côtés. Il y a déjà longtemps. Je vois très bien maintenant, pas comme ta mère, la pauvre. Je suis bien contente de la voir.

Dix minutes à pied séparent les deux maisons. Pourtant elles ne se verront qu'une fois dans ce mois d'été, trois fois dans l'année tout entière...

– J'ai quatre-vingt-un ans, bientôt quatre-vingt-deux. Quelques mois de plus que ta maman...

Elle se tait, songeuse. A sa façon, elle vient de m'expliquer sa rigueur d'horaire. Il lui faut son temps pour préparer son repas et sa soirée solitaire. Ce « six heures » impératif est le garant de son autonomie, cette ultime liberté...

– Tu vois, j'ai mal aux jambes, et je suis obligée de te déranger. Bientôt, je ne pourrai plus aller à l'église.

Une défaite inévitable, ramenée à un repli stratégique...

– Mais je me plains, alors que ta maman... Je n'ai plus qu'elle comme amie...

Et avec une lucidité brutale, elle conclut calmement : – Et pour combien de temps ?

Je lui jette un coup d'œil tandis que nous roulons. Son amie l'inquiète, et, dans ce pays rude, on ne masque pas la vérité...

Quand la voiture monte l'allée courbe qui mène à la maison, elle s'exclame : – Ah, France est dehors !

Ma mère est assise, silhouette arrondie et fluette, dans un fauteuil de jardin. Ses yeux, tournés vers nous, ne nous voient pas, ou pas tout de suite. Sursaut, ses deux mains se lèvent en esquisse d'enthousiasme et ses lèvres forment une exclamation silencieuse...

J'arrête la voiture, je les installe.

– Donne les petits gâteaux, dit ma mère.

Elle m'a fait acheter les meilleurs petits fours chez le meilleur pâtissier. Gâter Juliette : le vrai présent...

Elles partent en voyage, chacune dans la famille de l'autre, la sienne réduite, la nôtre nombreuse. Elles font le point sur les dernières semaines. Elles m'ont oublié, et ma vie disparaît, apparaît dans le discours maternel. J'existais pour Juliette, alors que durant des années j'avais oublié jusqu'à son existence.

J'écoute avec ravissement ces rumeurs de nos vies qu'elles réduisent à l'essentiel, leur essentiel...

Le soleil tape, je déplace le parasol. Elles ne brassent aucun souvenir. Seul les intéresse le présent des leurs...

Plus tard, ma mère se reforge au bon sens de son amie :

– Que voulez-vous, France, nous sommes vieilles ! On ne peut pas être et avoir été !

Sérénité ? Résignation bonhomme ? Ainsi cette maxime familière à ma mère vient de Juliette ! Sa conviction de ton ne trompe pas. Et avant d'où vient-elle ? Du menuisier compagnon de mon grand-père ? Au fait, a-t-il aussi contemplé le loup mort ?

Les deux heures de visite passent en nostalgie d'été...

– Allons, tu vas maintenant ramener mon amie.

– Il va être six heures, renchérit Juliette.

Même pour se séparer, elles restent en harmonie, comme si toutes deux craignaient un excès de plaisir. Elles se lèvent ensemble, cherchent leurs cannes, et s'embrassent avec une tendresse rugueuse... Elles devaient être semblables à vingt ans, en jeunes filles sages, ou à trente, l'une jeune mère envahie de marmaille, l'autre, fille vieillie, dévouée à son père...

Elles savent l'échéance, semblent l'apprivoiser, mais je sais bien qu'elles ont peur...

La lumière devient horizontale. L'après-midi s'allonge en une blondeur douce....



Comme au temps jadis, nulle vacance n'est concevable sans pique-nique.

Le pique-nique est foule, ou n'est pas.

Dès mon arrivée, elle avait fixé la date du rite : l'un des deux jours pivots où mon frère et les siens, venus prendre mon relais pour être ses yeux et son bâton de marche, cohabiteraient avec nous.

– Nous irons à Pierre-sur-Haute, décide-t-elle. La dernière fois que j'y suis allée, c'était avec ta soeur et ses petits...

Elle me relate par le menu une tranche de vie tribale pleine d'événements minuscules, drôles ou dérangeants comme une pluie d'été. J'écoute et je revois notre clan d'alors, analogue à lui-même, mais à jamais différencié par une mort et des naissances...

Froid de novembre là-haut, route bloquée, zone militaire... Nous trouvons quand même un coin de bois de pins ensoleillé. On l'installe, on la gâte, on se gâte : par quel mystère a surgi une bouteille de bourgogne vénérable? Nous repartons en caravane par des routes tourmentées, errant dans les collines sauvages. Au détour d'une pente surgit un château fort de granit gris. La caravane s'arrête. Visite. D'instinct, elle et moi retrouvons cette demi-embrassade qui nous est familière. Dans la cour se prépare pour le soir un mystère médiéval. Projecteurs, câbles, gradins hâtifs de bois brut, gens affairés, essais de son, toute une vie théâtrale ranime ces vieilles pierres. Je lui explicite ce qu'elle entrevoit. Au retour, elle s'étonne de ne pas connaître cette sombre forteresse et s'émerveille de la découvrir. Nous allons vers la voiture lorsqu'elle m'arrête et déclare avec une emphase jouée : – Eh bien, j'offre le goûter !

Les petits, qu'enchanter la perspective d'une orgie de limonade, piaffent d'impatience.

Dans la vallée, l'été a repris sa morgue et s'affirme, et nous voilà installés à une terrasse. Rires, éclats de voix,

discussions passionnées. Je la regarde. Elle est grave, seule, lointaine, comme souvent en public quand le tumulte l'empêche d'entendre...

La rumeur à nouveau m'emporte.

– Fais les Vingt-Quatre Heures du Mans !

Une petite fille, deux petites filles, trois petites filles constituent un chœur pour exiger de moi cette pantomime...

Comment résister ? Alors je m'exécute : tempête des moteurs qui démarrent, rugissement des monstres qui fuient vers l'horizon... Je la vois en coin, engloutie dans une solitude qui me fait un peu mal, mais les petites insistent :

– La poule, la poule !

– La poule ?

Docte, l'une d'elles affirme aux autres : – Il fait aussi, et en même temps, le cri épouvantable de la poule écrabouillée !

Sinistres propos qui émerveillent mes minisadiques. Que puis-je faire, sinon obéir ?

Caquètements de la volaille, rugissements des moteurs... Un consommateur me regarde avec ébahissement. Caquètements, gémissements de pneus, gloussements affolés, craquements de bois sec... Bref, couic ! On s'y croirait... Et soudain, elle éclate de rire. Elle en pleure, un fou rire de gamine. Les filles et moi, emportés par la contagion, nous tordons à en avoir mal au ventre. La tribu, un peu jalouse, s'interroge, interroge...

Son rire illumine, efface le temps. Ses yeux sont deux fentes brillantes. Elle a sorti son mouchoir, se tamponne les paupières en reprenant son souffle.

– Cela fait du bien, dit-elle. Il y a bien longtemps que je n'avais ri comme ça... Qu'est-ce qui t'a pris de faire la poule tout à coup ?

Son dernier mot se perd dans une explosion soufflée, et de nouveau le rire nous emporte. J'ai pris ses deux mains en guise de réponse.

Comme une averse d'orage qui se calme, notre hilarité ralentit, et s'arrête. Nous en sommes presque soulagés. Enfin je peux parler.

– Les petites, maman, comment veux-tu que je résiste à ces trois biquettes !

– En public, comme ça, j'entends mal, et tout à coup une poule caquette et se fait occire, et cette poule, c'est toi ! Vraiment tu es trop bête !

Et, de nouveau, elle rit.

J'en reste émerveillé...



Je l'ai prise aux épaules, ému par cette incroyable fragilité du grand âge. Elle est ma mère autant que lorsque, moi tout petit et elle pleine de force, elle me protégeait et me rassurait. Au-delà de ses infirmités, l'important demeure : d'abord sa tendresse, si simple dans son absolu, puis sa mémoire, son humour et son solide jugement. Leur présence donne à ses souvenirs cette puissance qui m'émerveille. Paraboles subjectives, ils me plongent dans une méditation sereine et cruelle qui transforme en trésors tous nos instants ensemble.

J'ai eu tort. Mon attendrissement nous ramène au futur.

– Ma disparition n'a pas d'importance. L'important est que je vous retrouve tous...

Sa voix s'altère, elle est au bord des larmes et je n'en suis pas loin. L'émotion qui nous étreint fait surgir son formidable doute...

La vie éternelle ? Y retrouve-t-on les siens ?... Des doutes qui, par malheur, n'en sont pas pour moi...

Ne pas s'apitoyer, ni elle ni moi. Agir. Bouger. Changer de lieu. Casser l'instant. Je l'entraîne vers la porte, l'ouvre.

– Combien tu en veux ?

Violaine, six ans, vivacité d'écureuil et sourire à fossettes, semblait nous attendre. Elle me tend un quoi-quoi, ce pliage en multiples bords où l'on cache des messages, que seul le hasard des chiffres dévoile...

– Sept.

Elle compte avec sérieux, déplie son papier, et claironne l'épithète qu'elle vient de mettre au jour : – Gros patapouf !

Je ris, petite-fille et grand-mère aussi. Elles se ressemblent et j'en suis retourné...

*Parle-t-elle, marche-t-elle moins bien ?
Mon souvenir a-t-il minimisé ses maux ?
Simplement le temps. Le mauvais temps.
Il est toujours mauvais quand on est vieux.
Pendant les deux jours nécessaires à comprendre ses mots
déchirés par la paralysie de sa gorge,
j'ai craint que son esprit n'ait commencé à fuir...
Il n'en est rien.
Il nous a fallu cette période pour nous apprivoiser, voilà tout.
Je l'ai retrouvée...*

Hier, elle m'a de nouveau emmené dans ses souvenirs.

Fin d'après-midi, temps d'orage. Des bandes de nuages montent du sol en rubans déchirés, noirs sur le ciel sombre. La voiture roule lentement. Elle parle de temps en temps, je me penche sur elle et décode les mots. Courbevesse, Vernéchaire, Doullious, les hameaux familiers se succèdent. A l'entrée de Mondouillous, village de trente âmes, une maison se dresse derrière une cour stérile. Une de ces maisons ingrates avec des tuiles mécaniques et des encadrements de briques. On dirait une gare.

- Qu'est-ce que c'est ?

- L'école. Un école laïque, elle est désaffectée maintenant...

- Une école ici ? Elle avait des élèves ?

- Une classe qui allait de la maternelle au certificat, vingt, trente enfants...

J'ai arrêté la voiture, imaginant les gamins en tablier de serge noire, courant dans de grands bruits de galoches ou jouant avec ces billes en terre qu'on cassait souvent et qu'on ne trouve plus...

- Tu vois cette ferme là-bas.

Loin dans la pente, dans un coin impossible, j'entrevois un toit de tuiles romaines.

- Là vivaient des Brun. Toute une tribu ! Quatorze enfants, je crois. Tous y sont allés. La famille faisait à elle seule le tiers des effectifs. L'aînée, qui avait passé ses quatorze ans depuis longtemps, allait tout le temps à l'école. Pour chercher ses frères et sœurs, emprunter un livre, que sais-je ? Elle trouvait toujours une bonne raison. Un jour on a découvert le pot aux roses : elle était la bonne amie de l'instituteur, un nommé Rocher.

- Quel âge avait-il, ce Rocher ?

- Je ne sais pas moi, vingt, vingt-cinq ans ? C'était son premier poste...

- C'a dû faire une histoire épouvantable !

- Sans doute, puisqu'il a été muté. Ensuite on a fermé l'école...

Nous repartons à travers les bois de pins et les prés verts. Je songe à ce garçon tout jeune, perdu dans ce minuscule village, peuplé de gens méfiants et durs à la peine, dans un pays où, l'hiver, le thermomètre se promène à moins vingt-cinq. Pas de voiture, pas de loisir. Seule vie, seul plaisir : les enfants dans la classe... dont une fille à la poitrine drue à l'aube de ses quinze ans, une gamine musclée par les travaux de la ferme, pas encore marquée par les grossesses sauvages que vivaient les femmes d'ici. Elles accouchaient puis repartaient faner pour peu que menaçait l'orage...

Et elle, petite paysanne, qui ne sortait de la ferme que pour mener en classe frères et sœurs braillards et désobéissants, que vivait-elle hors de l'esclavage des bêtes et de la nuée des petits ? Ses parents, surchargés de famille, travaillaient de l'aube au couchant une terre ingrate où ne poussaient que de l'herbe et quelques pommes de terre. Quelle tendresse, quel espoir pour elle ? Sans doute ne se plaignait-elle pas, ne connaissant rien d'autre ?

Tous les jours, en habits du dimanche, il devait incarner le monsieur de la ville, gentil et savant. Il avait remarqué le visage grave de cette gamine trop responsable trop jeune. De peur de s'émouvoir, de peur qu'on ne le vît, il avait fui des yeux, durant des heures de classe cette poitrine ronde qui pointait naïvement. Qui aurait résisté ? Il avait dû commettre un crime épouvantable quand, pour la première fois, il avait serré dans ses bras cette femme au corps dur et au regard d'enfant.

On l'avait jeté dehors. Avait-on aussi cassé sa carrière, cette première étape d'une ascension sociale rêvée par ses parents ? Un fils de bourgeois n'aurait pas hérité d'un poste aussi perdu ! Qu'avait-il ressenti ? La révolte ou la honte ? La honte, sans doute...

– Et ça se passait quand ?

– Quoi donc ?

– Ces amours de l'instituteur ?

– Je ne sais pas exactement, tes aînés étaient petits, en 34 ou 35...

– Et la gamine ? Elle a eu un bébé ?

– Eh non ! On a vite mis le holà à cette histoire ! Elle s'est mariée... avec un autre, naturellement. Ils exploitent un domaine à Beyssac, à moins qu'ils l'aient transmis à leur fils. On est passés devant hier... Ils ont au moins trente vaches maintenant. Une grosse ferme, mais elle était vaillante...



Sens interdit, et pour aggraver ça le goudron laisse place à un chemin de terre en formidable pente. A côté de moi, toute menue, elle me servira d'alibi. J'engage la voiture dans le raidillon, et au détour d'un virage jaillit le château médiéval, squelette imposant de la puissance des seigneurs de ce pays. A l'époque, vingt kilomètres au plus séparaient des baronnies plus autonomes que des royaumes.

Au pied du rocher, sous l'église romane qui flanque le donjon, goupillon épaulant l'épée, s'agglutinent quelques maisons de granit pimpantes et refaites...

A l'entrée du village, une vieille en sarrau sombre discute avec une femme en jean. Elles s'arrêtent pour nous regarder. Je les salue. Nous sommes au bout du monde.

– Va donc voir les ruines !

– Mais toi ?

– Je t'attendrai là.

Je l'installe à l'ombre, face à la vallée, dans un fauteuil de jardin qu'on m'a aimablement prêté.

Un gamin va chercher la gardienne – la vieille en sarrau –, qui arrive d'un pas vif. Visage de pomme d'api, iris pâlis des vieux, elle monte sans peiner les marches de pierre brut menant à la poterne, déverrouille la porte... Je visite...

Nous revenons ensemble.

– Les maisons descendaient jusqu'à la rivière dans le temps.

Je contemple cette vallée creuse, la rivière loin en contrebas, à demi cachée par les arbres.

– C'est le pont du Diable, là-bas ?

– Non, non, le pont Romain. On voit encore les dalles.

Bonne vue, je l'en félicite.

– Oh, je vois moins bien qu'avant ! Il me faut les lunettes pour coudre et pour lire maintenant !

Elle me plaît, cette vieille, alors je lui demande son âge.

– Quatre-vingt-treize ans depuis huit jours, dit-elle avec un grand sourire.

– Bon anniversaire et félicitations.

Elle rit, et me parle de sa cousine centenaire, de son petit frère de quatre-vingt-dix ans, qu'elle me montre jouant aux boules sur la place en contrebas...

Confidences. Je lui parle de ma mère, qu'on voit assise sur son pliant, devant la voûte de la première enceinte, trente mètres au dessous de nous... Je lui raconte ses infirmités, son esprit toujours clair... Et soudain j'y songe. En bonne paysanne du lieu, elle devait faire de la dentelle en gardant les bêtes... En 14, elle avait dix-neuf ans !

– Vous avez peut-être travaillé pour son père, dis-je, il faisait faire de la dentelle à façon...

– Oh ! Monsieur Pierre ! Bien sûr ! Il passait toutes les trois semaines, pour redonner le travail et nous payer...

– Il payait bien ?

– Mieux que les autres, je me souviens, mais ça ne faisait quand même pas grand chose... Je fais encore mon carreau, poursuit-elle fièrement, mais maintenant c'est plus pareil, c'est pour le plaisir !

J'ai rejoint ma mère. Je l'aide à se lever. Nous allons nous mettre en marche quand ma nouvelle amie s'approche. Je la présente.

– Ton aînée de onze ans !

Elle acquiesce. Les deux femmes, face à face, se regardent. La vieille prend les deux mains de ma mère dans les siennes.

– J’ai travaillé pour votre père, je m’en souviens bien, dit-elle. Mais je suis veuve maintenant, depuis vingt et un ans, et j’habite ici.

– Je suis veuve, moi aussi, et j’ai eu neuf enfants.

Elles restent un moment ainsi, mains dans les mains, silencieuses, puis spontanément s’embrassent...



Nous roulons dans la campagne. Soleil. Par les glaces ouvertes coule un flot d’air doux. Son silence m’inquiète. Je crains moins ses nostalgies que ses méditations sur le présent. Sa lucidité fut une force. Aujourd’hui elle m’accable. Elle songe à la mort, souvent, très souvent. Elle me l’a dit une fois avec une douleur résignée, presque sereine, puis s’est excusée, comme d’une impudeur.

Nos instants communs appartiennent à ses ultimes plaisirs, et je refuse qu’elle souffre en ma compagnie. Que pourrais-je lui dire pour l’arracher à sa mélancolie ? Je me trompais. Elle songait au passé.

– C’est mon père qui a annoncé l’armistice en 18, dit-elle...

Je la regarde, bouche bée. Quelle parole terrible et magnifique. La grande boucherie imbécile s’arrêtait enfin.

– Comment l’a-t-il su ?

– Il y avait le téléphone à la maison, à cause de la fabrique. Mon grand-père Merrey l’a appelé de Saint-Etienne.

On l’avait appelé de Paris. Il avait su, avant les autres, avant même les journaux, et avait appelé son gendre.

Les deux hommes ne s’aimaient guère. L’ingénieur austère qui vivait au milieu des livres et des souvenirs contrastait trop avec l’industriel sanguin de la petite ville. Lui reprochait-il aussi de lui avoir ravi sa fille sans vraiment la rendre heureuse ? Mais ça ne comptait pas un jour pareil.

Mon grand-père avait sauté dans sa Chenard et Walker, et filé avec ce trésor. Avait-il emporté le travail des dentellières ?

Il avait dû crier la nouvelle à chaque passant, à chaque paysan qui profitait de son passage pour faire souffler son cheval au labour. Sans doute avait-il répété souvent le message, pas tant à cause du moteur qu’à la demande des autres, tous pères, frères ou cousins de poilus. Il est des nouvelles qu’il faut entendre et réentendre pour oser y croire.

Ce soir-là, dans les fermes perdues, on avait dû pleurer de joie en songeant aux survivants, de douleur aussi en songeant aux morts de vingt ans.

– Tu t’en souviens, toi, de l’armistice ?

– Je pense bien, j’avais treize ans ! Mais j’étais à Sainte-Anne, en pension. C’était pas la même chose.

Chronique d’une agonie

Mai 1988

Pour la deuxième fois, j’entre dans cette pièce haute où le lit d’hôpital ressemble à un blasphème. Elle est là, immobile, sous la couverture trop neuve.

Immobile ? On surprend par instants un embryon de geste d’une seule de ses mains...

Eveillée, elle attend...

Espère-t-elle ? Qu’espère-t-elle ?

Il ne lui reste que le rêve et l’écoute. Alors, en un cinéma sans couleurs, nous lui projetons nos vies médiocres. Pauvres propos en lutte contre la peur ambiguë de sa mort.

Rien ne bouge sur ses traits translucides, elle ouvre rarement les yeux, on pense qu’elle dort, on a envie de fuir, on continue quand même, dans le doute... Plus tard, elle balbutie votre nom, vous demande de ses yeux presque éteints et apprend votre départ...

Etre là pour elle, mais fuir son inconscience, ignorer ce gisant pitoyable, mais la soutenir, la faire rêver, tenter de l'arracher à son impuissance immobile.

Un devoir de présence ?

Aussi...

Horreur que ce sentiment de devoir. Pourtant, sournois, il est tapi au fond de nous. Nous ? Ses fils et filles et petits-enfants...

Elle n'est pas malade, simplement elle meurt... Progressivement... Depuis longtemps. Son corps la trahit par paliers, en un crescendo opiniâtre. La voici dans ce lit pour une étape ultime. Elle le sait, mais ne peut même pas dire sa peur, sa peine. Elle est au milieu de nous dans une quasi-solitude. Elle ne peut même plus pleurer...



Sans retour, tout est sans retour pour elle.

S'est-elle habituée au cours des semaines à nos misérables monologues ? En parlant d'elle, on chuchote de peur qu'elle n'entende. Pauvres secrets : des lieux communs qu'également désorientés nous nous servons les uns aux autres : « Le docteur a dit... Il faut... On doit leur parler, même s'ils semblent inconscients. » Des pensées paradoxales zigzaguent comme des mouches dans nos esprits troublés.

Elle a voté. On lui parlait des élections. Parmi les dix mots quotidiens qu'on décante des bruits douloureux qu'émet son larynx engourdi, on a reconnu le nom d'un candidat. On a compris sa volonté de s'affirmer une ultime fois citoyenne...

Hors de sa chambre, on parle furtivement de sa mort. Dérisoire discrétion... Elle l'attend tellement, cette mort qui vient. Le prêtre se lasse de lui donner les sacrements ultimes. Elle refuse aux médecins toute prescription qui pourrait prolonger sa vie, n'accepte que les médicaments pour l'oubli de sa douleur.

Elle voudrait parler, nous dire... Après quelques minutes d'un effort qui nous torture, elle se tait et éteint son regard. L'épuisement lui fait abdiquer l'espoir d'être comprise...

Prie-t-elle ? Elle allait à la messe tous les jours. On l'eût pu dire bigote, mais jamais ne l'affligea la malveillance des rejetées qui se confinent en Dieu. Elle m'avait parfois confié sa crainte de ne pas retrouver les siens après sa mort. Alors, elle affirme, elle s'affirme qu'elle va les rejoindre. Quel autre espoir lui reste-t-il ? Ne pas souffrir ? Physiquement, elle ne semble pas souffrir.

Elle ne mange plus, avale avec grand effort une minuscule gorgée d'eau. Les veines de ses bras, percées de perfusions, accueillent goutte à goutte sa médiocre survie...

Souhaitons-nous sa mort ? Sans aucun doute... Cette moribonde nous ramène à la mort, atteint nos souvenirs d'elle, nécessite nos soins, notre présence. Elle nous gêne et nous ronge, à de telles pensées. Banalement nous parlons de soulagement... Hypocrisie et réalisme... Pourtant, à la regarder, l'émotion nous étreint d'une tendresse impuissante qu'elle ne doit pas voir et qui nous épuise. On voudrait la garder, mais pas ainsi. On la voudrait simplement comme avant...



Elle va mourir. Nous le savons tous. Mais aujourd'hui cette abstraction est devenue pour moi vérité viscérale...

Je lui parlais. Elle écoutait. Je tenais cette main qu'elle peut encore bouger, faire parler. Je tenais sa main, elle me l'abandonnait. Sa conscience de l'instant était évidente. Bien installé dans une émotion partagée, je parlais des miens, qui voisinent dans sa tendresse avec le reste de sa descendance. Ses yeux regardaient vers la droite et pouvaient m'entrevoir. Son calme m'apportait la certitude qu'en cet instant l'étau du désespoir se relâchait. J'étais bien avec elle, seul, responsable, sans ces demi-fuites que permet la présence des autres. J'étais pleinement avec elle, dans une tendresse oppressante et irremplaçable.

La couverture dressée comme un tunnel rigide abritait son corps mince.

J'ai voulu soudain retrouver son contact, la retrouver comme un petit retrouve sa mère. J'ai eu envie de la serrer dans mes bras comme un jeune enfant. Elle était couchée sur le côté gauche, tellement plus vulnérable qu'un enfant. Ma force semblait si disproportionnée face à sa faiblesse que j'ai simplement avancé une main vers sa hanche. Je voulais mon geste porteur de cette sensualité de la mère recevant sur son ventre moite son nouveau-né hurlant, ou du nourrisson qui tète. Je voulais lui donner cette tendresse qui console le désespoir fugace, mais absolu, du tout-petit. Elle ne sentirait pas mon geste esquissé, mais au fond d'elle-même ne pourrait l'ignorer...

Ma main a effleuré sa hanche. Elle était creuse, un creux effrayant là où les rondeurs des femmes sont la douceur des mères ou la plénitude des amantes.

Ce creux entre fémur et hanche avait l'obscénité de la mort.

Août 1988

*Je suis parti trois jours en août
pour revoir ma maison d'enfance,
la maison de ma mère morte.*

Pèlerinage ou ultime constat de sa disparition ?

Une seule certitude : il m'était impossible de ne pas faire ce voyage.

Je suis arrivé dans la nuit. J'attendais je ne sais quelle alchimie qui transformerait ma déprime en une sérénité née de mes racines.

Elle était morte. Mais, comme chacun, je n'avais jamais vécu que moi-même, et hors de sa présence elle n'existait que parce que je le savais. Si je la décidais vivante, rien en cet instant ne me prouverait l'inverse... J'allais me raconter la réalité de sa vie et, pourquoi pas, sa jeunesse ou mon enfance...

La vieille voiture fonçait dans une cacophonie de grincements, de miaulements de carrosserie et de rugissements de moteur. Les virages s'enlaçaient indéfiniment. Les freins, durs, ne répondaient qu'avec un léger retard. Une excitation trouble me poussait aux limites de l'engin. Quelles limites ? Je savais au fond de moi les risques infimes. Le seul vrai danger résidait dans ma tension à cette vitesse. Aurais-je pensé limites à l'aube de mes vingt ans, quand je roulais à tombeau ouvert au volant d'une voiture identique dans des virages apprivoisés ?...

Sans doute par ce goût de l'échec qui me ronge comme une absinthe, j'arrivais trop tard. Et cette route de montagne superbe, je la franchis moitié au crépuscule, moitié dans la nuit. A la fin, il me fallait deviner la route dans le tunnel creusé par mes phares exténués...

C'était le Pays, et ce n'était pas le Pays. Je dépassais de hautes fermes de granit, plantées au flanc des prés ou à l'orée des bois, austères comme ces vieilles en robe noire qui œuvraient du levant au couchant. Je fonçais à travers les bois, dont le vert sombre virait au noir avec le couchant. J'entrevois les fougères émeraude, et parfois mauve de nuit et vieux rose, les tapis de bruyère. C'était le Pays, mais je n'en étais plus. Et pourtant j'étais là, je l'avais voulu. Une satisfaction amère exacerbait en moi une passion masochiste qui me rejetait à l'inexistence.

La nuit s'appesantit dans l'orage montant. Elle s'installa sur la moitié du ciel. Je m'y précipitais dans la fureur sonore de cette guimbarde maltraitée...

Et puis les crapauds...

Le premier m'hallucina. Je dus reconstruire sa silhouette de scribe ventru bien après que les phares l'eurent rejeté dans la nuit. Minuscule et grotesquement humain, le suivant sauta. Les phares l'habillèrent d'une lumière crue. J'ignore si les roues le tuèrent... Le Pays, j'y savais des vipères dans les creux de pierrailles, j'ignorais ses crapauds. J'en vis une bonne centaine...

L'orage devant moi déchirait la peau de la nuit en cicatrices anguleuses comme une branche de chêne mort. J'approchais de son centre. Les éclairs découpaient les sapins noirs sur une lumière de stade nocturne. Il ne pleuvait pas. Je ne sais plus s'il faisait chaud. Je m'offrais une petite apocalypse de crapauds minuscules et d'éclats de tonnerre. Je parvins à un col. Les flashes éclairèrent entièrement la vallée en couleurs glacées. Même

mes tuiles romaines, que le soleil peint d'ocre-rose, prirent la teinte désolée d'un saumon éventré. Mon pays un instant me ressembla.

Les crapauds disparurent. L'orage se décida. Les trombes d'eau s'abattirent comme je descendais le col. Des lumières apparurent au fond de la pluie, proches, tout d'un coup... Je revins au réel. J'avais si bien vécu ma peine dans cette nuit de solitude. Le Pays comme toujours me marquait. Cette nuit, il avait partagé mon enfer.

Hubert de MAXIMY